

4^e ANNÉE (N^{me} Série) — N° 83

LE NUMÉRO : 50 CENTIMES

15 OCTOBRE 1917

LE FILM

Hebdomadaire Illustré

✦ CINÉMATOGRAPHE ✦

THÉÂTRE ✦ CONCERT ✦ MUSIC-HALL



RÉDACTION & ADMINISTRATION

PARIS -- 26, Rue du Delta. -- PARIS

LE FILM D'ART

14, Rue Chauveau, Neuilly-sur-Seine

Prochainement :

Scenario et mise en scène de :

ABEL GANCE

Interprétation de Mlle

EMMY LYNN

et de Mlle

NIZAN

de M.

SEVERIN-MARS

et de M.

JEAN TOULOUT

Adaptation musicale

du compositeur

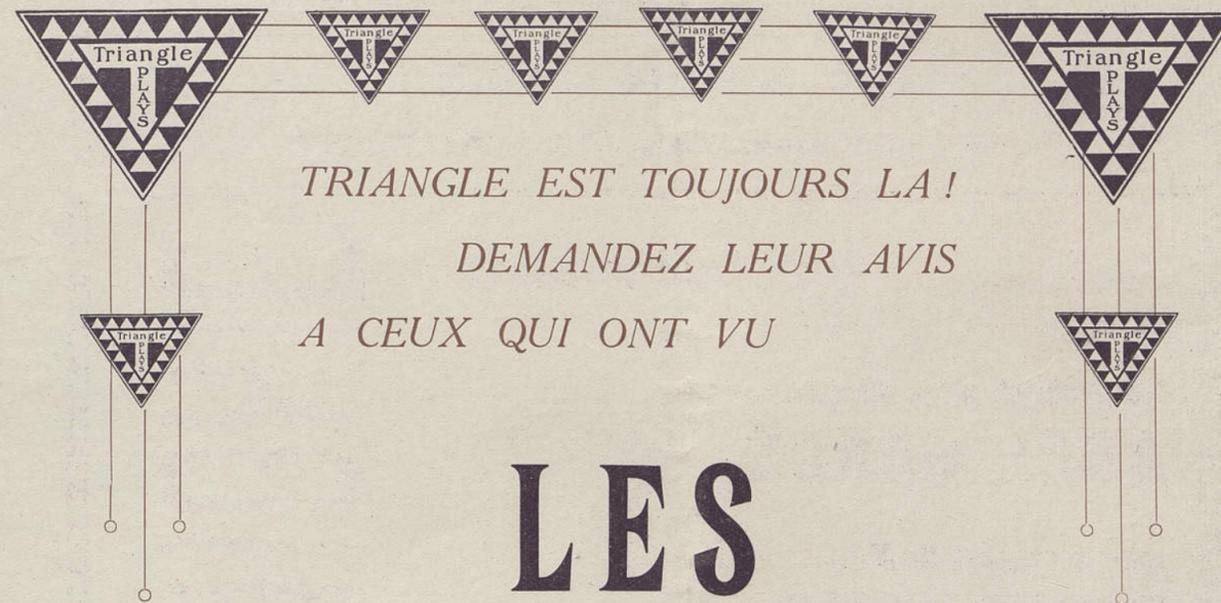
Michel-Maurice LÉVY

Opérateur

de prise de vues

M. L.-H. BUREL

LA 10^{me} SYMPHONIE



TRIANGLE EST TOUJOURS LA !

DEMANDEZ LEUR AVIS

A CEUX QUI ONT VU

LES

VIEUX

TRIANGLE
PLAYS

TRIANGLE
PLAYS

présentés Lundi 8 Octobre à l'A. C. P.

*Cette touchante comédie sentimentale
remportera un légitime succès
dans toutes les salles*

LYON

5, rue de la République

MARSEILLE

5, rue de la République

CINÉ-LOCATION

ÉCLIPSE

BORDEAUX

2, cours du 30-Juillet

PARIS -- 18, Rue Favart, 18 -- PARIS

ALGER

23, rue d'Isly





LES GRANDS FILMS ARTISTIQUES
GAUMONT

Edition 2 Novembre

Longueur : 1.150 mètres env.



L'AUTRE

de Louis FEUILLADE

Comédie Dramatique en 3 parties

2 Affiches 150 x 220

16 Photos 24 x 30

Ses Interprètes :

MM. CRESTÉ

« MATHÉ

« MICHEL

« LEUBAS

& Yvette ANDRÉYOR

COMPTOIR CINÉ-LOCATION
GAUMONT

28, 40-97
Rue des Tél. : Nord 51-13
Alouettes 14-23

AGENCES RÉGIONALES

Marseille Bordeaux
Lyon Alger Genève
Toulouse Le Caire

4^e Année — N^o Série N^o 83

Le Numéro : 50 centimes

15 Octobre 1917

LE FILM

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

CINÉMATOGAPHE

THÉÂTRE -- CONCERT -- MUSIC-HALL

ABONNEMENTS FRANCE	
Un an	20 fr.
Six mois	10 fr.
ÉTRANGER	
Un an	25 fr.
Six mois	13 fr.

Directeur :
HENRI DIAMANT-BERGER

Rédacteur en Chef :
LOUIS DELLUC

Rédaction et Administration :
26, Rue du Delta
PARIS
Téléphone : NORD 28-07

Nous sommes sauvés

Le film français est sauvé. A d'autres le moment paraîtra mal choisi pour crier victoire. C'est d'une conviction profonde que je tire cette affirmation nouvelle.

Le tout était de s'y mettre. On s'y est mis. Voilà la certitude qu'il nous fallait et que j'apporte. L'art français n'était pas mort. Il sommeillait.

De courageux artisans reprennent en mains notre art défaillant. Ils viennent du dehors ou du sein de notre corporation. A tous nous souhaitons bonne chance et nous jugeons sur leurs premiers succès ou sur leurs premiers balbutiements que nous pouvons leur faire confiance et que demain le film français reparaitra brillamment sur tous les marchés. Nos alliés ne nous haïssent pas, loin de là. Ils nous jugent, hélas ! sur ce qu'était jusqu'à ce jour notre production.

Ils n'avaient pas tort de la mépriser, mais la leçon n'a pas été perdue pour tout le monde. Nous avons ici même mené une double campagne pour le film français et contre ses procédés. Avons-nous profité d'une heureuse similitude d'idées avec ceux qui agissent? Notre voix a-t-elle été entendue? L'action rapide s'est en tout cas imposée.

Une à une, toutes les maisons ont cessé le travail antique. Elles ont retrouvé leur vigueur en touchant à la ruine. Elles n'en sont pas sauvées et j'ai même peur que certaines ne succombent financièrement dans la lutte entreprise à la veille de la victoire. Mais l'honneur est sauf et, tôt ou tard, l'effort entrepris portera ses fruits. Quoi qu'il en soit, dès à présent,

ils ont droit à notre sympathie, à notre aide ceux-là, bons Français, qui n'ont pas voulu douter et qui ont puisé leur force dans une foi indomptable et raisonnée. Il faut les suivre dans leur travail et les aider de toute notre force. Il faut nous souvenir maintenant que nous sommes Français et que toute somme versée pour un film français est un encouragement utile à la nation.

Nous demandons aux loueurs de payer plus cher un film français à valeur égale; à l'exploitant de le louer plus cher sans concurrence, sans nécessité commerciale, par simple patriotisme. Qu'on réfléchisse bien que je n'ai aucun avantage à parler ainsi et que, dans ce journal, la publicité des films étrangers m'est d'un plus gros rapport. Je rappelle à mes clients producteurs français que par l'accueil et les prix que je leur ai toujours faits spécialement, ils ont pu juger que j'accordais mes actes à mes idées.

Nous avons en France les éléments de bien faire et certains en ont maintenant la volonté. Rappellerai-je l'heureuse évolution de la maison Gaumont qui a renoncé à la production courante pour consacrer Louis Feuillade à moins de films plus beaux; qui a sacrifié une petite fortune pour faire de Tristan Bernard un cinématographe; noterai-je l'effort d'Antoine à la S. C. A. G. L.; le courageux travail de Nalpas au Film d'Art, découvrant Gance, poussant Mariaud, Pouctal, Burguet, Ravel, la transformation de l'Eclair qui donnera bientôt ses fruits; le labeur isolé de M. de Barroncelli, de Mme Dulac; les prochains succès de M. René Navarre.

Noterai-je, en passant, à ce sujet, le curieux avatar de ce directeur de théâtre à qui sa déliance des Français coûta si cher, qui crut devoir faire appel à un

Américain, lequel doubla le coût d'un film uniquement exécuté, malgré son ignorance, par des Français?

Le bon grain enfin semé nous montre notre pays capable demain de paraître dignement. Nos amis, nos alliés étrangers s'en réjouiront sans arrière-pensée. Ils vont accueillir largement notre nouvelle production; ils oublieront nos erreurs enfin répudiées et sauront applaudir ce qui est digne d'éloges.

Sachons grouper et organiser notre exportation, et ce progrès, qui est déjà une victoire morale, amènera une victoire financière dont nous avons besoin. Souhaitons enfin qu'un gouvernement éclairé ne vienne pas paralyser en France une industrie d'art dont on ne devrait pas laisser entraver l'effort.

Des promesses ont été faites. Il faut les tenir. Et nous devons l'exiger de toute notre action, de toute notre force, de toute notre influence. Le public marchera avec nous le jour où nous le lui demanderons.

HENRI DIAMANT-BERGER.

La Flamme victorieuse

Raymond Genty, qui publie *La Flamme victorieuse* chez Berger-Levrault, est un ami des amis du *Film*. Il a publié ici quelques-uns de ses plus jolis poèmes, d'un talent si élégamment français, mélange distingué de classicisme et de fantaisie. Doué de lyrisme, de sentiment et d'ironie, il excellait à une manière de charme narquois qui est sa manière propre. Il excellait, je veux dire qu'il y excelle, et y excellera. Car la guerre qui l'a absorbé pendant des mois, la guerre qui l'a meurtri, blessé, assombri, exalté et navré, lui a laissé, en définitive, toute sa verve physique, si je puis dire, et sa nature morale. Le Genty qu'elle nous a rendu est le même qu'autrefois, le joli poète ému, qui accueillait les amitiés les plus diverses avec une égale mesure dans l'ancre charmant de *Masques et Visages*. On lisait ses vers parisiens dans cette jeune revue — quel succès elle aurait actuellement! — on goûtait ses pièces poétiques sous les ombrages de Marnes ou du Pré Catelan, et — et l'on attendait la suite.

Voici la suite. *La Flamme victorieuse* (carnet de route) évoque Haraucourt, Fouquescourt, Hébuterne, trois étapes du vingtième corps, 1914, l'espoir, la blague, la joie, la mort, la flamme, la flamme toujours, la flamme victorieuse, belles impressions d'un poète à la guerre.

De graves blessures ont éloigné Raymond Genty de l'épopée tragique et désolante. Il secrétarise à

l'Odéon et rime quand il a quelques loisirs; et il nous donne son carnet de route, sa *Flamme victorieuse*, où il a mis le meilleur de son âme sensible.

L. D.

Ligue Economique de Paris

ORDRE DU JOUR

Les représentants du Commerce de la grande et petite Industrie, des Corporations et Consommateurs de Paris et la région française, réunis le 3 octobre, salle du Palais des Fêtes, sous la présidence de M. Puech, député, ancien ministre des Travaux publics, assisté de :

M. Charles Danier, secrétaire général;

M. Lavignon, secrétaire;

M. Mionnet, des Beurres et œufs;

M. Guillemin, président de la Chambre des Locataires;

M. Bautz, président du Syndicat des Industries s'attachant à la bijouterie;

M. Saudou, président du Syndicat des Marchands de pommes de terre en gros;

M. Berthaut, des Hôtels et restaurants parisiens;

M. Rouault, président de la Ligue de Défense des petits propriétaires;

Avec la présence de MM. Bienaimé, Leboucq, Henri Paté, Petitjean, députés; de M. A. Rendu, vice-président du Conseil Municipal; de MM. Hénaffe, Lallement, Dausset, conseillers municipaux; de M. Karcher, maire du 20^e; de M. Syrot, représentant M. le Préfet de la Seine, et de M. Honorat, représentant M. le Préfet de police;

Après avoir entendu l'exposé de M. Danier sur la nécessité et les buts de la Ligue, le discours de M. Puech, de M. A. Rendu, de M. Lavignon, de M. Belledent et de plusieurs assistants, considérant qu'il est indispensable d'organiser et de coordonner les moyens d'action, de production et d'échange du commerce et de l'industrie, de les défendre et d'intensifier leur puissance économique, de mettre à leur disposition un groupement assez fort et autorisé pour parler et agir en leur nom, les renseigner et les unir dans l'intérêt commun qui est aussi l'intérêt national, décident d'adhérer en masse à la Ligue Economique et de la développer et d'en faire leur porte-parole, dans toutes les questions qui touchent au relèvement économique de Paris.

Lèvent la séance aux cris de : « Vive l'union des Français! Vive la Ligue Economique! »

NOUVELLES DE PARTOUT

Précisions

Est-il vrai que la Metro dont on annonce les productions serait toujours dirigée par un Autrichien du nom de Blumenthal, ancien employé de la Cinés à Berlin. Nous voudrions à ce sujet quelques précisions.

Une grande nouvelle

M. Louis Nalpas quitte le Film d'Art. La nouvelle en est maintenant officielle et nous sommes autorisés à l'annoncer. Rappelons que M. Nalpas avait pris la direction du Film d'Art depuis la guerre et qu'il y avait réalisé un effort surprenant malgré des difficultés sans cesse renaissantes. Sous sa direction le Film d'Art édita *Alsace*, *La Flamme*, *L'Instinct*, *Barberousse*, *Chantecog*, *Mater Dolorosa*, *Les Mouettes*, *Les Ecrits restent*, *L'Ame de Pierre*, *La Zone de la Mort*, *Le Comte de Monte-Cristo* presque terminé, *La Femme inconnue*.

Il a repris sa liberté en plein accord avec M. Delac, administrateur de la Société, afin de se livrer de plus près à la fabrication des films sans être débordé de soucis administratifs. Bientôt nous dévoilerons son travail et ses résultats.

C'est M. Boni qui assure actuellement la direction du Film d'Art.

Matinées supplémentaires

Les salles qui passeront *La Puisseance militaire de la France*, film de propagande officielle, seront autorisées à demander autant de représentations supplémentaires qu'elles voudront à cette occasion.

Ne pourrait-on en faire autant toutes les semaines pour les Annales de Guerre qui sont de moins en moins intéressantes?

Concours

A l'occasion de la publication d'un prochain roman cinéma un concours est organisé par *Le Pays de France* qui le publie. Cette forme nouvelle grandira encore le bruit fait par ce film.

Enfin

Enfin c'est cet hiver qu'ouvrira le cinéma construit sur l'emplacement de l'ancien Café Anglais et qui comporte quatorze cents places.

Nouvelles d'Amérique

De notre correspondant particulier.

Le premier film de la sensationnelle et nouvelle série Paramount qui doit être présenté dans le courant d'octobre a reçu le titre de *Who is number one?* On travaille à ce film depuis janvier et tous ceux qui sont au courant de cet effort nous permettent d'attendre un résultat important. Le scénario est de Anna Katharine Green; le rôle essentiel a été confié à Kathleen Clifford. Ces deux noms, chers aux Américains, sont bien, on le voit, en accord avec le titre et le récit.

Voilà plusieurs semaines que de troublants échos paraissent dans les revues américaines au sujet de certaines *Perfection Pictures*. Nous apprenons aujourd'hui que ces annonces concernent les nouvelles productions, prêtes à paraître, d'une organisation Essanay-Edison Kleine nommée la George Kleine System. Kleine dit que la confection de ces films a exigé six mois. Huit vont paraître incessamment, dix autres sont à l'étude; le premier va être lancé sur le marché et sera suivi régulièrement des autres, à raison de un par semaine. Parmi la distribution de ces *pictures*, signalons : Taylor Holmes dans *Efficiency*, Edgar's *Courtship*, Mary Mac Alister dans *Pants* et Shirley Mason dans *The Awakening of Ruth*.

Après une période étrange de calme, voici que de nouveaux bruits répandent le projet très avancé — dit-on — d'une gigantesque combinaison américaine cinématographique. Il s'agit d'une fusion des plus considérables entrepreneurs de films et de la fondation d'une société au capital de cent millions de dollars. On prétend que J.-P. Morgan et C^o ont assuré financièrement le projet pour un très long temps : ils auraient même déjà dépensé quelques centaines de mille francs rien qu'en enquêtes, recherches, expériences sur les tarifs, comforts, opérateurs, projections, etc., dans tous les cinémas des Etats-Unis depuis la plus modeste salle à cinq centimes jusqu'à la plus luxueuse à deux dollars. On va même jusqu'à affirmer que la maison Morgan financera la formation totale de la corporation mentionnée ici, et que selon toutes probabilités la firme Paramount-Artcraft-Select y serait absorbée.

Naturellement tout ceci n'est pas encore établi d'une façon précise, mais il est certain, par exemple, que nombre de gros financiers sont, directement ou indirectement, intéressés à divers projets cinématographiques et bien que depuis plus d'un an tout confirme le rôle de Morgan dans l'affaire, tous les faits et gestes de la direction sont soigneusement tenus secrets. Il est évident maintenant que la société sera complètement constituée au commencement de la nouvelle année, ce qui fait prévoir la disparition de plus d'une firme cinématographique connue.

Dans le même ordre d'idées, enregistrons le projet d'une association de Pathé et Metro avec la Goldwyn Corp.

Polly of the Circus, la première présentation de la Goldwyn, apparaît simultanément dans près de quatre-vingt cités des Etats-Unis, cette semaine. Ils comptent récupérer la somme respectable de 350.000 dollars rien que pour ce film, ce qui ne pourrait être obtenu sans une vaste campagne de publicité comme ils en ont commencée une.

M. Chautard, jusqu'ici metteur en scène à l'Eclair Cie (Paris), vient d'être engagé pour diriger l'exécution de *The Eternal Temptress*, le premier film Paramount dont Lina Cavalieri sera l'étoile.

Des bureaux s'ouvrent, ou vont s'ouvrir à New-York pour la Poli Film Cie, de Naples. Ils vont exploiter trois films intitulés : *The Good Thief*, *Outside the limits of Ler soul*, et *The Wolf*, tous exécutés sous la direction du comte Antemora.

S. L. Rothapel, directeur du Rialto Theatre, de New-York, et depuis lors associé au Strand Theatre, va consacrer son attention active et son énergie à l'affaire du splendide théâtre qui se construit à Broadway, 49^e rue (New-York), dont le titre sera *The Triumph*. On dit que la grandeur de ce palace du film, ainsi que ses éclairages, confort, décoration, peinture, dépasseront de beaucoup l'éclat déjà exceptionnel du Rialto. Il est dû aux mêmes architectes et sera terminé vers le mois de décembre prochain. Ce théâtre comportera 2500 places.

Stéphan A. Lynch, président de la Triangle Distributing Corp, est en pourparlers pour un accord avec H.-O. Davis, vice-président et directeur-général (General Manager), de la Triangle Film Corp. par lequel il aiderait à l'exécution des derniers contrats de la société et, bien entendu, y prendrait la haute main sur toutes les questions.

La Paramount Artercraft a engagé Maurice Tourneur pour diriger l'exécution de son grand film, prêt à être monté, *The blue bird*, d'après *L'Oiseau bleu*, de Maurice Maeterlinck. Ce sera un des films les plus copieux et les plus originaux qu'ils aient entrepris jusqu'à ce jour.

Harold Boster, précédemment, vice-président de la General Film Co, et actuellement manager général de la Goldwyn Corp., a entrepris un voyage autour du monde pour la création de filiales de la Goldwyn dans tous les pays. Il s'est embarqué à San Francisco le 4 octobre pour l'Australie, d'où il gagnera l'Inde, Java, les Indes Néerlandaises, la Chine, le Japon, les Philippines, les Hawaï, et ensuite l'Europe.

La Triangle a dans ses cartons un nouveau projet bien séduisant, qui peut aboutir à toutes sortes de profits énormes. Il s'agit d'envoyer des compagnies d'acteurs aux Indes ou en Chine, pour tourner de grands films. Des films exécutés dans l'atmosphère d'un sol différent et de mœurs différentes, avec les décors, types, maisons, paysages, coutumes de ces pays, doivent, pensent-ils, obtenir dans le monde entier un gros succès de couleur locale. En tout cas, ce n'est qu'une expérience et il reste à savoir si les frais excessifs de cette expédition ne sont pas trop grands pour permettre de donner une suite à un projet si hardi.

La Essanay Co annonce qu'elle fera de nouvelles copies des célèbres comédies où Ch. Chaplin débuta et les donnera à la General Film pour les Etats-Unis. On en produira une par mois. La première sera *le Champion*, présenté le 15 septembre.

La première série de films de J. Stuart Blakton que doit présenter la Paramount est *le Monde à vendre* (*The world for sale*), scénario de Gilbert Parker.

Henry J. Brock, président de la Inter Ocean Film Corp, vient de mourir dans un accident d'automobile (6 septembre). Sa voiture entra en collision avec une autre, comme H.-J. Brock se rendait de New-York à sa propriété de Buffalo. Une de ses premières tentatives dans l'industrie cinématographique fut le lancement du Kinémacolor au Canada, après quoi il devint président du Kinémacolor Co of America. Il s'associa dernièrement avec Paul Cromlein pour l'Inter Ocean Film. Quelques heures avant sa mort, il avait signé les contrats définitifs cédant *The Manx Man*, placé sous le contrôle de sa compagnie, à la Goldwyn Film Corporation.

Clara Kimball Young et la troupe qu'elle a composée viennent de terminer leur première production, qui sera présentée par la Selznick Zukor Select Pictures Corp.

On nous donne le titre de trois premières comédies de Mack Sennet tournées pour Paramount. Ce sont : *Ropinger Romeo*, *Abedroom blunder* et *A Pullmann bride*. Les dates de la présentation ne sont pas encore fixées.

Lewis J. Selnick a eu l'idée de faire une enquête indispensable aux firmes cinématographiques et aux loueurs. Ce n'est que par un contact personnel avec les exploitants qu'il est possible de recueillir leurs vues, suggestions et idées concernant tout le ciné, affaires et art.

Dans le but de réaliser cette enquête, il vient de commencer une vaste tournée dans le pays; il s'entretiendra avec les exploitants des villes ou villages pour leur donner l'occasion d'exprimer personnellement ce qu'ils pensent et désirent.

La Artercraft Co produira un film tiré de *L'Oiseau bleu*, de Maurice Maeterlinck. C'est le film le plus considérable qu'ils aient encore entrepris. Une troupe exceptionnellement bonne, sans étoile, mais d'un ensemble étonnant, a été réunie pour ce film.

Baron Dewitz vient d'être engagé par Mme Petrowa comme directeur technique de sa nouvelle compagnie.

William Fox annonce qu'il a terminé un nouveau film d'après Alexandre Dumas : *Camille*, avec Theda Bara dans le rôle de la petite Parisienne.

Alice Brady a fini de préparer sa compagnie, avec un capital de 250.000 dollars. Elle produira huit films par an, qu'elle donnera sans doute à la Select Exch., la nouvelle firme de Selznick-Zukor Film.

Le 17 septembre, présentation du dernier film de Charlie Chaplin par la Mutual Corporation. Aussitôt après, Chaplin a commencé un nouveau travail pour la First National Exhibitors Circuit, avec qui il signait, il y a quelques mois, un contrat de 1.390.000 dollars pour huit films.

Une nouvelle association vient d'être fondée par la State Right Film pour se défendre, en quelque sorte, contre toute combinaison. Les deux chefs du mouvement sont : le président William E. Sherril, de la Frohman Amusement Corporation, et M. A. Schlesinger, président de la Mayfair Film Corporation, à titre d'agent de la South African Films Trust.

A.-J. HEIDORN.

Beaucoup vues, jamais entendues

Vogue, le beau périodique féminin qui propage en Amérique et tous les pays de langue anglaise les modes de Paris, nous familiarise en même temps avec les élégances et élégantes de New-York. Dans son dernier numéro, parallèlement aux échos de la vie théâtrale, une page — la plus jolie — évoque plusieurs étoiles de l'écran.

Voici Aimée Dalmorès, qui a, dit textuellement la légende, « épaté » les Américains férus de cinéma.

Voici encore Shirley Mason, habillée en aviateur; Gladys Hulette, en type bohème ou romané dans son dernier film *The lust of Carnabys*; et Violet Mersereen, jeune et fraîche dans ses classiques haillons à la Dickens, héroïne de *The little Terror*.

Hollande

Nous apprenons que l'exclusivité pour la Hollande et les colonies hollandaises des succès de Chaplin, pour l'actuelle série de ses comédies, a été vendue et cédée à la fameuse firme hollandaise : *World's international Film Office* (Algemeen International Film bureau) d'Amsterdam, par l'Océanic Film Corporation. Inutile d'ajouter que cette affaire peut être regardée comme heureuse pour chacune des deux grandes sociétés.

Présentation Gaumont

Le Bandeau sur les yeux est un film artistique et sentimental de M. Louis Feuillade, interprété remarquablement par Mlle Yvette Andreyor et par M. René Cresté.

Le destin nous conduit un bandeau sur les yeux.

Une jeune fille, Josette, malade, se voit prêter par un ami de son frère, peintre de talent, une villa dans le Midi. Ils font la connaissance d'une jeune fille, Miss Dolly, dont le peintre s'éprend et à qui il demande la permission de faire son portrait. La jeune fille accepte, mais c'est avec son fiancé Guy qu'elle vient au rendez-vous.

Une querelle s'élève entre les deux jeunes gens qui décident de se battre.

Josette, assise à la terrasse du jardin, voit passer tous les jours dans la propriété voisine, Guy, qui a fini par la saluer en lui adressant bientôt un bonjour amical, un sourire, puis en lui lançant des fleurs, pris de pitié à la voir si jeune et si malade.

Josette s'éprend de ce jeune homme, qu'elle ne connaît que pour le voir passer. Elle est plus malade tout à coup et le peintre, en rentrant chez lui, trouve sa sœur évanouie dans le jardin. Il la transporte, et elle lui confie, sur le point de mourir, qu'elle aime ce voisin, et qu'elle serait heureuse, avant de mourir, de le revoir à son chevet.

Le peintre s'informe et apprend que c'est Guy, avec lequel il doit se battre. Il n'hésite pas, va le trouver et lui fait ses excuses.

Le jeune homme vient un moment puis s'en va. Le peintre reste au chevet de sa sœur, entend tout à coup les cloches d'une messe de mariage. Il regarde et voit Dolly et Guy sortant de l'église avec tout le cortège.

Il s'absorbe dans cette vue, n'entend pas sa sœur qui l'appelle de son lit; le voyant tellement occupé, elle vient voir, aperçoit Guy et Dolly, et meurt dans les bras de son frère.

Ce film est tourné dans des sites ravissants et d'une photographie impeccable. Les titres allégoriquement dessinés montrent une heureuse recherche. Un gros succès l'accueillera partout où le goût français est encore en honneur.

Trilby, comédie dramatique en deux actes.

Parmi la foule innombrable des étudiants qui vivent au Quartier Latin, Ralph, Taffy et Billie, artistes anglais, se distinguent et se rendent célèbres entre tous, par l'excentricité de leur vie, toute de gaieté et de fantaisie, bien que tous trois soient installés dans une mansarde.

Ils ont un étrange voisin, Svengali, musicien oriental, qui se livre à son art de violoniste.

Parfois, Svengali abandonne son taudis pour la mansarde de ses trois voisins et avec eux donne des concerts très artistiques.

Un jour, la petite Trilby, qui pose chez un sculpteur dans une chambre proche, en entendant les accords du piano et du violon, se sent prise de curiosité. Profitant d'un repos, elle s'enveloppe dans une défroque militaire, et les pieds nus, la cigarette aux lèvres, les cheveux en désordre, va frapper à la porte des trois artistes.

On lui fait fête, on lui réserve la meilleure place sur un coin de table, où elle s'assoit cavalièrement. Elle se met à chanter une vieille chanson populaire.

Svengali se promet de tirer profit de la grâce et de la voix de Trilby.

Billie s'étant amouraché du modèle lui a demandé de poser un tableau.

Pendant une pose, celle-ci fut prise d'une migraine. Svengali, venu chez Billie, la guérit par l'hypnotisme, et après des passes magnétiques, Trilby ne ressent plus rien.

Le musicien oriental conçoit un plan infernal. Puisque Trilby est en son pouvoir, il veut par la suggestion en faire une artiste capable d'interpréter ses compositions musicales et qui l'accompagnera dans les différentes villes du monde, pour lui procurer la fortune.

Billie veut épouser Trilby. Le jour de Noël est choisi pour celui des fiançailles; mais pendant la fête Svengali resté seul avec Trilby, lui fait écrire une lettre d'adieu éternel adressée à Billie.

Billie malade retourne en Angleterre où sa mère et sa sœur le soignent et le guérissent.

Svengali réalise ses rêves, le monde entier applaudit à la voix merveilleuse de Trilby, devenue l'idole de la foule; mais son triomphe est court, car bientôt il contracte une maladie de cœur qui l'empêche de surveiller Trilby.

Mais le hasard amène au théâtre les trois amis qui reconnaissent Trilby. Pendant l'entr'acte, ils la trouvent sous l'influence de l'hypnotisme et ils demandent des explications à Svengali. Au cours de cette entrevue, le compositeur oriental est pris d'une soudaine attaque au cœur et meurt.

La fin de Svengali lière Trilby de sa suggestion et celle-ci, toute heureuse, retourne avec ses anciens amis qu'elle réunit chez elle. Mais en rentrant dans sa chambre, Trilby voit avec effroi le portrait de Svengali, elle se retourne, et apercevant l'image de son ancien maître reflétée dans un miroir, elle tombe morte d'épouvante.

Ce film très émouvant et très mouvementé, interprété par une belle artiste, de plastique parfaite, est d'une photo excellente et remportera partout le plus vif succès.

AVANT-PREMIÈRE

Justice de Femme

Diana Karenne se plaît décidément à l'interprétation de scénarios provenant des meilleures œuvres littéraires ou dramatiques françaises.

Un beau film a été tiré par Diana Karenne, qui en interprète le principal rôle, du roman de Daniel Lesueur. M. Ferdinand-R. Loup, qui en est l'heureux concessionnaire pour la France, nous en a donné la primeur dans ses bureaux du 8, rue Saint-Augustin.

La belle artiste italienne a fait appel pour ce film au talent fin et mesuré de son habituel partenaire Albert Capozzi dont l'éloge n'est plus à faire, et à une fillette dont l'espièglerie mutine n'est pas un des moindres attraits de ce beau film.

Le film étudie magistralement la différence profonde entre la faute de l'homme et celle de la femme. Il montre deux époux se trahissant mutuellement au même moment et avec une égale désinvolture. Tandis que l'homme revient câlinement au foyer un moment déserté, la femme y ramène un doute angoissant du petit être dont la naissance coïncide malheureusement avec la faute, et une ressemblance chaque jour plus précise de l'enfant avec l'amant déjà oublié vient aggraver son calvaire incessant. Elle se prend de peur, éloigne le petit qui meurt en pension à la suite d'une imprudence commise pour revoir sa mère plus vite. Et la malheureuse finit bientôt sa triste vie dans la douleur et le remords.

Cette histoire très simple et très humaine vaut toute par les détails heureux et par le jeu subtil et frémissant de Diana Karenne, qui ne trouva pas encore l'occasion d'affirmer aussi pleinement son beau talent que dans ce rôle profond et poignant.

L'intérêt ne languit pas une minute pendant tout le film qui dépasse pourtant quinze cents mètres. Après les scènes brillantes, mondaines, mouvementées, légères et gaies du début, nous entrons peu à peu dans l'action d'angoisse et de lente douleur. L'élément mondain disparaît. C'est le foyer où la coupable se meurt lentement du crime inavoué, sans cesse rappelé par l'innocente et gracieuse silhouette blonde. Ce sont les jeux charmants de l'enfance qui

sont le plus cruel tourment de la mère vieillie prématurément auprès de la vie tranquille de son mari et de la candeur de ses enfants dont l'un est la semence extérieure amenée au foyer conjugal. C'est la mort de ce pauvre petit payant lourdement la faute de ceux qui lui ont donné le jour; et maintenant c'est la fin émouvante et lasse de l'épouse criminelle sans cesse torturée des remords incessants qui la tuent lentement, inexorablement, au milieu de l'affection inquiète et ignorante des siens. La femme coupable n'a pas pu se pardonner à elle-même. Le crime de la femme est impardonnable et plus lourd que celui de l'homme. Il ne peut connaître l'oubli et ses conséquences sont redoutables, sévères, inéluctables.

Mme Diana Karenne a mis elle-même ce film en scène avec bonheur et netteté. La photographie est de premier ordre, et rien n'a été négligé dans le décor et la figuration pour donner à ce film l'atmosphère voulue de luxe et de mouvement, d'intimité chaude et riche.

L'interprétation, est-il besoin de le répéter, est parfaite. Diana Karenne est d'abord légère et sensuelle à souhait, puis grave, douloureuse. Elle a incarné ce rôle avec la plus noble et communicative émotion. Albert Capozzi est également un très grand artiste. Il a une grande simplicité dans le jeu, une aisance distinguée et surtout un calme sobre bien rare chez les artistes italiens. Une délicieuse fillette tient également avec bonheur un rôle exquis; il y a enfin un garçonnet d'un dizaine d'années, très beau et très gracieux qui meurt avec une émotion pathétique, simple, étonnante chez un enfant de cet âge. Les moindres rôles sont tenus avec soin, remplis avec bonheur.

Nul doute que ce film soit prochainement acquis par une grosse maison de location qui convoquera les exploitants au régal cinématographique qui nous fut offert par l'amabilité toujours si parfaite de M. Ferdinand-R. Loup.

De tels films doivent passer sur tous les écrans. Ils font grandement honneur à l'édition italienne.

Arthur ROBIN.

LES DERNIERS PROPHÈTES

Bergsonisme et Cinéma

Pouvons-nous résister au plaisir de marquer les erreurs de nos ennemis dans ce match original des anciens et des modernes, où le cinéma fournit aux modernes un appoint si reconfortant?

M. Paul Souday n'aime que la littérature. Entendez qu'il sait parfaitement son métier de critique: cela consiste à citer Taine et Bergson contre Vuillermoz, comme il citerait Shakespeare, Molière et Sacha Guitry contre inconnu, ce qui est remarquable; et notez qu'il a lu beaucoup de pages et même d'ouvrages de tous ces gens-là. Il ne les aurait pas lus que le résultat serait le même: un critique, être aussi phénoménal désormais que le brontosaurus ou les aztèques, doit avoir de l'autorité. L'appareteur de la Nationale ou de l'Arsenal vous reçoit toujours avec mépris, bien qu'il connaisse moins bien que vous les bouquins de sa bibliothèque. Mais voilà peu de chose, et s'il fallait lire tous les livres dont on parle, on n'en finirait pas. M. Paul Souday a feuilleté quelques-uns des volumes dont il dit du bien, et il en a reçu quelques-uns dont il dit du mal. On ne peut pas tout faire, lire et écrire. M. Souday écrit; parfois, il écrit bien; du moins, il est absolument sûr d'écrire en français; et nous, nous sommes sûrs qu'il écrit beaucoup; après cela, où prendrait-il le temps de lire? Et ce ne sont pas les auteurs qui s'en plaindront...

Mais il ne recule devant aucun effort: maintenant il s'en prend au cinéma. Voilà le comble à notre gloire! Pas plus qu'on n'écrit de ce que l'on lit, on ne parle pas nécessairement de ce qu'on a vu. Et pour en vouloir à M. Souday de ne pas connaître le but et la réalité artistiques de l'écran, il faudrait ne pas savoir qu'il a peu de loisirs pour voir les films. L'après-midi, il écrit. Le soir, il dine. M. Paul Souday dine beaucoup, il se plaît devant de bons repas, à l'express condition que les convives soient de valeur, diplomates, politiciens ou, à la rigueur, écrivains. Ces diners-là finissent tard. Les films commencent tôt. Mais à quoi bon tant d'explications? Vous saurez qui est M. Paul Souday quand vous aurez lu cette brillante page critique, nourrie de citations, de formules et, paraît-il, d'idées, parue le 12 octobre dans Paris-Midi. C'est une date — une date ironique — dans l'histoire du cinéma.

L. D.

M. Laurent Tailhade félicitait ces jours-ci un poète, M. Marcel Lherbier, d'avoir travaillé à « restaurer le spiritualisme », cette orgueilleuse conception de l'art qui, passant outre aux enthousiasmes d'un romantisme suranné, dédaigne le naturalisme, lequel trouve sa dernière, sa plus abjecte et son intégrale expression dans l'écran du cinéma... » Cet article, paru dans l'*Œuvre*, a ému M. Emile Vuillermoz, qui a pris, dans le *Temps*, la défense du cinéma houspillé par M. Laurent Tailhade.

D'ailleurs, M. Emile Vuillermoz fait des concessions. Il reconnaît que c'est le droit de M. Laurent Tailhade de ne pas aimer le cinéma. Il ajoute qu'« en sortant de la plupart des représentations cinématographiques on est même assez enclin à déclarer que c'est son devoir. » Il précise en ces termes: « C'est en effet le devoir de tout artiste de dénoncer énergiquement toute offensive de stupidité, toute vague de niaiserie. » Allons! Il y a du bon pour les cinématophobes, et voilà un cinématophile résolu qui apporte dans ses apologies une grande modération. Celui-là est raisonnable, et l'on doit pouvoir s'entendre avec lui.

Eh! attendons la fin! Il ne se montre si conciliant sur le terrain des faits que pour se retrouver plus intransigeant sur celui des doctrines. Il a parfaitement compris que la vraie question est de savoir

si le cinéma est un art. Et soyons accommodants à notre tour! Soyons francs du même coup. Nous accorderons au cinéma tout ce qu'il voudra, pourvu qu'il n'ait pas cette prétention.

Nous avouerons que c'est une invention géniale, une industrie à bon droit prospère, une distraction précieuse dont le bon marché défie toute concurrence. Nous proclamerons qu'il peut être instructif et rendre les plus éminents services comme moyen de vulgarisation.

« Croyez-vous que si Louis XVI avait eu à sa disposition cent mille écrans cinématographiques, la question de la pomme de terre n'aurait pas été réglée en huit jours? Le peuple se refusait à en manger, parce que le bruit absurde courait qu'on voulait l'empoisonner. Si l'on avait projeté dans chaque salle un film intitulé: *Le roi mange des pommes de terre et en redemande*, nul n'aurait résisté au désir de faire comme lui. » Ainsi s'exprime M. Jean de Pierrefeu dans le dernier numéro de l'*Ecran Parisien*, organe pratique mensuel des spectacles cinématographiques.

Nous souscrivons à cet enthousiasme. On sait que le cinéma est dans la guerre actuelle un remarquable instrument de propagande, dont le gouvernement des Etats-Unis se sert pour enflammer les cœurs américains en faveur de la France et des Alliés. M. Jean de Pierrefeu n'a peut-être pas tort de préconiser la création d'un ministère du cinéma. C'est une idée à creuser.

L'essentiel est qu'on ne prenne pas le cinéma pour un art véritable, et que l'on se rende compte des raisons qui l'empêcheront toujours d'en être un. Il pourra s'améliorer, comme Vuillermoz l'espère, éviter les laideurs et les sottises trop grossières, ne plus marier Mathô et Salammbô, etc... Mais l'art proprement dit, c'est une autre sphère, qui lui demeurera toujours inaccessible.

Pourquoi? Parce que le cinéma, comme la photographie dont il est un perfectionnement, se borne à décalquer mécaniquement la réalité, tandis que l'art n'est pas une copie mécanique, mais une interprétation intelligente de cette réalité.

Tel est le principe fondamental qui fait que le réalisme ou naturalisme, consciencieusement appliqué, est le plus humble degré de l'art, et que le cinéma en est à peu près la négation. Si je dis à peu près, c'est qu'un petit élément artistique s'introduit par la mise en scène des films de théâtre. Le cinéma enregistre passivement le modèle; mais alors le modèle est arrangé. Le photographe aussi est un artiste, dans la mesure où il choisit la pose, ordonne le fond, etc... C'est relativement peu de chose. Au théâtre, la mise en scène n'est jamais que l'accessoire. L'essentiel, c'est la poésie, c'est le verbe, et le cinéma est muet. Aussi, dès qu'il cesse d'être documentaire, devient-il conventionnel et creux.

Mais Vuillermoz conteste la définition de l'art invoquée par Tailhade, et dont l'exposé le plus clair se trouve dans la *Philosophie de l'art*, de Taine. Vuillermoz croit pouvoir s'appuyer sur Bergson.

Bergson a dit (*Le Rire*, pages 153 et suivantes) que l'art a pour objet « d'écarter tout ce qui nous masque la réalité, pour nous mettre face à face avec la réalité même. » Oui, mais cette réalité dont parle Bergson est la « réalité profonde » (page 162), c'est-à-dire, d'après lui, la réalité que nous ne voyons pas habituellement, et que l'art a pour objet de nous dévoiler. « La plus haute ambition de l'art est de nous révéler la nature. » (Page 159).

Bref, Bergson est entièrement d'accord avec Taine. Il appelle réalité profonde ou nature vraie ce que Taine appelait caractère dominant. Pour les deux esthéticiens, l'art consiste toujours à dégager cette réalité profonde ou ce caractère significatif, sous les apparences qu'aperçoit seules l'homme ordinaire et que reproduit telles quelles le mécanisme de la photographie ou du cinéma. Les textes de Bergson se retournent complètement contre Vuillermoz.

Celui-ci voudrait que le cinéma fût non seulement un art, mais un art bergsonien. Or, dans l'*Evolution*

créatrice, chapitre IV, Bergson compare « le mécanisme de la pensée conceptuelle » à celui du cinématographe. Et l'on sait, pour peu qu'on ait pratiqué Bergson, tout ce qu'enferme pour lui de mépris ce mot de « pensée conceptuelle ». Ah! non, *conceptuel* n'est pas un éloge sous la plume de Bergson! Et pour l'assimiler à quelque chose de conceptuel, il faut que Bergson ne fasse vraiment pas grand cas du ciné...

Paul SOUDAY.

LES MAUVAIS FRANÇAIS

Ils sont persuadés de leur sincérité patriotique et de leur supériorité morale, nationale, loyale — j'en oublie — tous ceux qui n'admettent pas qu'on vante les films américains. Et cependant, moi, je les dénonce comme mauvais Français.

Non, pauvres gens — ou bonnes gens, si vous préférez — ne criez pas! Essayez plutôt de réfléchir. Vous avez tous bondi et porté la main sur un imaginaire fusil, quand dans une de ces dernières séances du Palais-Bourbon — elles sont particulièrement bien mises en scène depuis peu — un fougueux élu de la gauche dénonça le concours de l'armée américaine comme illusoire, voire néfaste. Aussitôt vacarme dans la salle, tohu-bohu dans la presse, chahut dans le pays, partout unanimité de protestation. Je ne doute pas que tous nos confrères, professionnels du cinéma, du plus hardi au plus rétrograde, n'aient désapprouvé avec une vigueur de premier ordre cette insinuation si brutalement maladroite. La politique n'est pour rien dans ce chœur protestataire. Le nationalisme et le traditionnalisme tout au plus, mais disons seulement que le cœur français a parlé.

Pourquoi donc les mêmes, qui n'admettent pas la moindre critique d'un événement diplomatique et militaire, s'indignent-ils si fort quand nous demandons l'intervention du peuple américain dans le domaine artistique? Et il ne s'agit pas d'un art où la France ait affirmé à travers les siècles une imbattable royauté, comme pour la peinture ou la poésie. Le cinéma vient de chez nous, peut-être, mais il en vient comme l'auto, l'aéroplane et même la chimie, dont le principe et la formule inventées par des Français, en sol français, ont été réalisées dans une application pratique par le seul secours d'Anglais, d'Allemands ou d'Américains.

Il est donc enfantin, avouez-le, de revendiquer la propriété d'une merveille que nous n'avons pas su juger à son prix et pousser à son développement; cela me fait penser aux pères distraits qui s'intéres-

sent à leurs enfants le jour où ils comprennent que ces enfants sont des génies.

Le cinéma est un génie. Il en a toute la force. Il en a toute l'amertume. Cet art prodigieux, qui vit, comme la musique, de précision mathématique et de mystère, est en butte à toutes les contraintes. On le hait, on le souille, on l'ignore. Ceux qui ne le connaissent pas l'accablent de railleries pénibles, qui d'ailleurs n'entraveront pas sa marche lente et sûre. Ceux qui le connaissent, ou devraient le connaître, sont incapables de s'unir pour triompher plus vite; ils se privent ainsi d'une haute joie et, le savent-ils? ils se privent d'intérêts extraordinaires. Vraiment, je vous l'assure, ce sont de mauvais Français. Ces quel-elles absurdes ne sont pas secrètes. Elles vont, volent, bourdonnent et contribuent à l'ignorance dangereuse de nos ennemis, alors que nous devrions les convertir et leur prouver quelles splendeurs naîtront de l'art cinématographique. Cela n'empêchera pas la vérité de vivre à son heure. Elle vivra, oui, mais nous pouvions lui laisser choisir son heure, au lieu de laisser un tel soin à nos imbécillités. La faute en est à ces faux amis qui, les yeux fermés, donnent la palme à la médiocrité et interdisent la gloire des chefs-d'œuvre.

Ah! je n'aime pas les Français parce que j'acclame l'allié américain??? Ah! je dois traiter en ennemis ces magnifiques soldats de la Bannière Etoilée qui se nomment Griffith, Th. Ince, B. de Mille, et leurs collaborateurs, et leurs élèves??? Alors, comment se fait-il que les quelques metteurs en scène de valeur que nous ayons pensent comme moi? J'ai cité ici récemment une douzaine de très bons films français, dont trois ou quatre tout à fait remarquables. Il se trouve, comme par hasard, que leurs auteurs admirent les mêmes « as » transatlantiques que j'ai eu le tort, ou commis le crime, de fêter.

Quelle sottise de ramener tout cela à des questions de personnes. Un artiste comme Gance sait bien que citer Th. Ince avant lui, ce n'est ni auréoler Ince, ni écraser Gance. Je voudrais même ne jamais insister sur l'impression artistique d'un film. Tout ce qu'il y a de *méthodique*, de *matériel*, de *technique* dans le cinéma, cela ne s'invente pas. Il y a même un monde illimité de connaissances à enregistrer. Et puisque les metteurs en scène de Paris ne dédaignent pas d'aller voir tourner un confrère pour, au besoin, ne pas oublier certains petits détails de la séance, ils pourraient, sans plus de honte, étudier la complexité et la netteté de films américains si généreusement gros d'enseignements. Ils travailleraient ensuite avec plus d'expérience et, enfin, avec plus de personnalité.

Les quelques metteurs en scène français dont

nous soyons vraiment fiers ne vont pas chiper les secrets du voisin: ils préfèrent regarder, pour leur plaisir d'artistes et pour leur profit, les beaux films des grandes marques d'outre-Océan.

A ceux-là nous devons la réaction qu'impose l'ignorance ironique des détracteurs du cinéma. Il y a dans l'*Œuvre* une campagne assidue et sévère contre l'écran: à ce propos, ils devraient décider leurs rédacteurs à ne pas voir uniquement les feuilletons cinématographiques comme *les Mystères de New-York* ou *le Masque aux Dents blanches*. Pareillement, attaques dans *Paris-Midi*, avec moins de vigueur, mais plus d'ironie. Tout cela vient moins des films incriminés eux-mêmes que des idiots discussions où l'on nous fait perdre notre temps, au lieu de travailler.

Des talents modernes et actifs comme Tristan Bernard, Colette, Antoine, ont déjà saisi toutes les intentions étonnantes du ciné. Et je ne parle pas de tous les jeunes qui lui destinent leurs personnalités ardentes, élevées, sensibles, intelligentes, vivantes. Cela rend un peu bizarre et un peu triste telles erreurs comme celle de M. Georges Pioch, dans *le Pays*, qui s'élève contre la mise à l'écran de *Les Affaires sont les Affaires*, d'Octave Mirbeau. Il a tort, d'abord, de ne pas savoir que Mirbeau lui-même a souhaité cette réalisation et qu'il y tenait beaucoup. Il a tort surtout de ne pas aimer le cinéma; il ne le traite pas comme un art; il ne se sent pas, lui, artiste, en bonne compagnie dans une conversation de ce style. Georges Pioch aime Wagner, Mirbeau, Walt, Whitmann. Ne sent-il pas que ces trois artistes modernes, *philologistes* avec paroxysme et presque désespoir, admireraient le génie naissant de cet art exact, impitoyable, et en même temps irréel jusqu'à la folie? Mais je crois que, un jour, Georges Pioch, poète et philosophe moderne, rendra justice à la beauté vivante de l'écran.

Ce film américain, *Les Affaires sont les Affaires*, qui a nécessité beaucoup d'agitation et de procédure, ne peut compter parmi les chefs-d'œuvre où nous rangeons *Civilisation*, *Forfaiture*, *La Mauvaise Etoile*, *Peggy*, *Molly*, *Les Corsaires*, *Illusion*, *Châtiment* ou *Pour sauver sa race*. Je ne l'ai jamais prétendu et, pour répondre à des amis de *Clown*, qui me reprochent de n'avoir pas aimé ce film, je répète que j'ai simplement conseillé à M. de Féraudy d'aller voir Isidore Lechat à l'écran, avec un interprète américain. Car ce comédien étranger, qui n'a pas l'envergure de William Hart ou de William-H. Thompson, que nous aurions vu avec joie dans ce rôle, en connaît beaucoup plus cinématographiquement que M. de Féraudy. Ce n'est pas très surprenant, puisque M. de Féraudy en est à ses débuts. Mais il est assez

intelligent, nous l'espérons tous, pour voir avec profit le travail américain et ses résultats.

Rien ne serait plus calamiteux pour nous que le boycottage des films étrangers. Il n'est pas question de les enterrer une bonne fois. Au contraire, la maison Gaumont — déjà si avancée techniquement pour ses appareils, éclairage, et même son théâtre — vient de s'assurer toute la production Paramount-Artcraft-Lasky, et l'on me dit que la maison Pathé a traité semblablement pour Charlie Chaplin. Mais il faut craindre un boycottage moral, une insistance dans le dénigrement et la perfidie qui gêneraient dans leur effort tous nos jeunes metteurs en scène avides de vérité. Décourager un artiste en l'empêchant de voir cette vérité, sous le prétexte qu'elle vient d'Amérique, ce serait aussi grave que de couler un transport chargé de sammies ou de canons américains en route pour la France.

Louis DELLUC.

Œuvre des Spectacles gratuits pour les Blessés et Convalescents

Procès-verbal de la réunion du Comité du 9 octobre 1917

La séance est ouverte à 5 h. 40 sous la présidence de M. Alphonse Franck.

Sont présents : MM. Franck, Lordier, Benoît-Lévy, Meignen, Péheu, Prévost et Chéret.

MM. Dufrenne et Brézillon se sont excusés en autorisant M. Lordier à voter et prendre toutes décisions en leur nom.

Comité. — Le Comité est ainsi constitué :

M. Alphonse Franck, Président ;

MM. Benoît-Lévy, Dufrenne et Brézillon, Vice-Présidents ;

M. Lordier, Secrétaire ;

M. Meignen, Secrétaire-Adjoint ;

M. Péheu, Trésorier ;

M. Prévost, Trésorier-Adjoint ;

M. Chéret, Archiviste.

Dénomination de l'Œuvre. — Plusieurs membres attirent l'attention du Comité sur les inconvénients qu'il y aurait à étendre la distribution de places gratuites à tous les permissionnaires indistinctement. Il est entendu que des places pourront être accordées à celles des œuvres s'occupant des permissionnaires sans ressources, chaque établissement restant libre, au surplus, de placer ceux des permissionnaires se présentant au contrôle, mais le but principal de l'Œuvre est d'assurer des places aux blessés et convalescents seulement.

En conséquence, le Comité décide de modifier la dénomination de l'Œuvre qui s'intitulera : *Œuvre des Spectacles gratuits pour les Blessés et Convalescents*.

Comité de Patronage. — Ainsi qu'il en a été convenu dans une séance préparatoire sur la proposition de M. Franck, le Comité décide la création d'un Comité de patronage composé de hautes personnalités.

M. Franck fait connaître qu'il a sollicité dans ce but :

M. le Président de la République,

M. le Maréchal Joffre,

M. le Général Dubail, Gouverneur de Paris,

M. le Généralissime Pétain,

MM. les Ministres de la Guerre, de la Marine, de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, de l'Intérieur,

M. le Sous-Secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts,

M. Hudelo, Préfet de Police.

Les réponses parviendront sans doute dans peu de jours.

Siège social. — M. Lordier met à la disposition de l'Œuvre, gratuitement, son local du 26, boulevard Bonne-Nouvelle. Le Comité remercie M. Lordier de ce geste généreux.

Personnel. — M. Franck fera une démarche auprès de M. le Commandant de la place de Paris à l'effet d'obtenir trois soldats auxiliaires, dont un gradé si possible, pour assurer le fonctionnement matériel de l'Œuvre.

Le Comité fixe au 1^{er} novembre prochain la date à laquelle l'Œuvre commencera à fonctionner.

La prochaine séance est fixée au mardi 16 courant, à 5 heures.

Rien ne vaut un excellent Documentaire

Le 9 NOVEMBRE édition d'un KINETO

Les Insectes Acrobates



Longueur 160 mètres environ

COMPTOIR CINÉ-LOCATION GAUMONT



PATHÉ

Le Vol suprême, d'après M. Valentin Mandelstamm, mise en scène de M. Plaissetty, « S. G. A. G. L. », avec Mme Robinne, 1600 mètres.

Max devrait porter des Bretelles, joué par Max Linder; 510 mètres.

Les Athlètes de Joinville (ralentisseur Pathé), 170 m.

* *

AGENCE AMÉRICAINE (Exclusivités G. Petit)

Gai! Gai! Marions-nous, « Victor », comédie, 1 affiche, 590 mètres.

Le Capitaine Mackline, « Transatlantic », drame, 3 affiches, interprété par Richard Harding, 1000 mètres.

Bouboule est brave, « Vitagraph », comique, 1 affiche, 345 mètres.

* *

ETABLISSEMENTS L. AUBERT

L'Oasis d'El Kantara, « Eclair », plein-air, 102 m.
Fox le Chien détective, « Princess », policier, affiche, photos, 894 mètres.

Amour et Héroïsme (épisode de la guerre du Zoulouland 1879), « Edison », dramatique, affiche, 550 mètres.

Ignace est sentimental, « L. Ko », comique, affiche, 260 mètres.

* *

CINÉ-LOCATION-ÉCLIPSE

Les Côtes de Bretagne, « Clé », plein air, 150 mètres.
Les Vieux, « Triangle », scène dramatique en 4 parties, affiche, photos, 1465 mètres.

* *

ACTUALITÉS DE GUERRE

Annales de la Guerre n° 29, environ 200 mètres.

* *

VITAGRAPH

Un Coup de Cartes, comédie dramatique, aff. 312 m.
Le Chien de ma Femme, comique, affiche, 313 mètres.

* *

AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

Le Sacrifice de Rio Jim, « Broncho », drame, affiche, environ 1190 mètres.

Ce fut un événement dans la petite ville du Far West quand débarqua Robert Ederson, le nouvel instituteur. Celui qui venait de partir avait été révoqué pour sa faiblesse envers les enfants dont il était chargé de faire l'éducation; celui-ci était-il envoyé pour donner en même temps des leçons aux cow-boys qui n'avaient l'habitude d'en recevoir de personne? Bref tous se méfiaient du nouvel arrivant.

Les belles filles, habituées de la salle de danse attendant à l'hôtel de l'endroit, étaient particulièrement intriguées en voyant ce bel homme à l'air austère qui ressemblait plutôt à un pasteur qu'à un maître d'école, et l'une d'elles, leur reine, Claire-la-Jolie, décida que ce serait elle qui se chargerait de l'interroger pour connaître ses intentions.

Ederson ne se fit pas prier pour engager la conversation avec la jolie fille. Il voulait, en effet, tout en se faisant respecter de cette population un peu rude avec laquelle il allait être obligé de vivre, montrer qu'il avait les idées larges et que, malgré sa science et son éducation, il était homme à s'entendre avec tous.

Quelques instants après, l'instituteur remportait une première victoire. Par la force de son poing il parvenait à conquérir l'amitié la plus sincère de Rio Jim, la terreur du Ranch, le redoutable fiancé de Claire-la-Jolie.

Quelque temps après, Robert, en essayant d'arracher Claire à cette vie de plaisir, en devient profondément amoureux et Rio Jim, reconnaissant les qualités incontestables du professeur, se sacrifie pour faire le bonheur de son ami en même temps que celui de sa fiancée.

Plus tard, Rio, apprenant que Jack l'élégant, un Don Juan d'une ville voisine, a entrepris de troubler le jeune ménage, se charge de punir l'impudent personnage.

Et le lendemain on apprenait que la diligence avait été attaquée par un bandit masqué qui avait enlevé Jack l'élégant.

Rio, le cœur navré, mais se sentant devenir meilleur depuis son sacrifice, s'éloigne alors pour toujours de la charmante Claire qui a occupé une si large place dans son cœur.

Un double Enlèvement, « L. Ko », comique, affiche, 300 mètres.

* *

UNION

Eclair-Journal, « Eclair », actualités du monde entier, environ 150 mètres.

L'Après lutte, « Eclair », drame.

* *

COMPTOIR-CINÉ-LOCATION GAUMONT

Gaumont (Actualité) n° 41, environ 200 mètres.

L'Autre, « Gaumont », drame, affiches et photos, 1550 m.

La Preuve, « Princess exclusivité Gaumont », comédie dramatique, affiche, 620 mètres.

* *

SOCIÉTÉ ADAM ET C^{ie}

Quand la Flotte américaine prit le large, « Princess », drame de contre-espionnage, affiches et photos, 632 mètres.

* *

HARRY

La seconde Madame Tanqueray, d'après la célèbre pièce de Sir Arthur Pinero, interprété par Sir George Alexander et Miss Hilda Moore, 5 affiches, photos, 1927 m.

L'Amérique Champion du Droit, interprété par House Peters et Gail Kane; mise en scène de M. Maurice Tourneur, 1625 mètres.

Ces deux films ont fait l'objet d'une présentation spéciale au Colisée le 6 octobre.

ÉCHOS ❁ INFORMATIONS ❁ COMMUNIQUÉS



Ouverture

Depuis hier est ouvert le Ciné-Opéra, le nouveau cinéma construit, 8, boulevard des Capucines par M. Dumin et dirigé par M. Petit. La salle est charmante et semble devoir être le rendez-vous de l'élite parisienne.

Amicale des Artistes de Cinéma

Le Comité, sous la présidence de M. Henri Prévost, a repris ses séances mensuelles interrompues par la saison d'été.

De nombreuses questions d'ordre général intéressant les Artistes et la corporation du Cinéma ont été mises à l'étude. Une salle de réunion sera choisie pour permettre à tous les sociétaires de se rencontrer le premier dimanche de chaque mois et de causer avec les membres du Comité de tout ce qui peut les intéresser.

Présentation

Les Etablissements L. Aubert présenteront mercredi 17 octobre prochain, dans la coquette salle de l'Aubert-Palace, 24, boulevard des Italiens, les films ci-après :

L'Oiseau de proie, drame en quatre parties, interprété par Mlle Jane Faber, de la Comédie-Française, et *le Club des 13*, drame en un prologue et quatre parties, interprété par Suzanne Armelle.

Une enquête

Un journaliste au nom français, au pseudonyme boche et au langage faubourien, traite d'embusqués certaines hautes personnalités qui ont fait vaillamment leur devoir sur le front.

A l'accusateur, nous demandons l'état de ses propres services; nous ne lui connaissons que deux fois 28 jours à la suite de mesures spéciales en date des 9 novembre 1895 et 25 juin 1897.

On demande dans grand cinéma de quartier, concession d'un bar, programmes, oranges et bonbons. S'adresser au bureau du journal.



Prière à nos correspondants de nous faire parvenir leur copie le samedi. N'écrire que sur le recto de la page.

Tunis

La crise cinématographique

Tous les cinémas de Tunis ont fermé leurs portes en raison de la taxe.

Voici à titre documentaire ce que publie dans son numéro du 2 octobre, notre éminent confrère *La Tunisie Française*, dont le directeur est le distingué Henri Tridon, qui témoigne une très grande admiration pour l'art cinématographique et dont l'organe a toujours manifesté la défense des directeurs tunisois.

Les cinémas et le nouvel impôt

« Lorsque la *Dépêche Tunisienne* du 16 septembre, nous apportant le compte rendu des travaux de la Conférence, nous fit connaître les charges nouvelles que celle-ci avait votées pour être appliquées aux théâtres, music-halls et cinématographes, nous eûmes l'impression très nette qu'elles étaient trop lourdes et quasi prohibitives pour certains établissements et certaines places.

« Nous nous attendions tous les jours à entendre parler d'une protestation des intéressés, mais comme rien ne vint, à nos oreilles du moins, nous crûmes nous être trompé et nous n'y songions plus lorsque, hier, brusquement, nous apprîmes simultanément et que les nouvelles taxes devaient entrer, le 1^{er} octobre, en application, en vertu du décret conforme paru à l'*Officiel Tunisien* du 26 septembre, décret qui ne fixait d'ailleurs aucune date d'exécution, et que tous les directeurs de cinémas allaient faire « relâche » le soir même, décision qu'ils ont mise à exécution.

« Les motifs qui ont amené ces chefs d'établissements à prendre cette grave résolution sont de deux ordres: ils se plaignent qu'on ne leur ait pas laissé le temps de se retourner, d'avertir leur public du jour de l'entrée en jeu des nouvelles taxes, et de prendre toutes mesures matérielles utiles pour les

appliquer; ils se plaignent surtout du chiffre trop élevé des dites taxes.

« Ils estiment qu'ils perdront de ce fait 20 0/0 de leur clientèle, qu'il y aura peu de gens qui accepteront de payer une majoration de 0 fr. 30 par place de 1 fr. 05 à 3 francs, ce qui est le cas le plus ordinaire. Les isolés, les célibataires n'y regarderont pas, mais les familles s'abstiendront; celles qui ne voudront pas se déclasser en prenant des places de 0 fr. 55 à 1 franc, iront au cinéma une fois de moins pendant la semaine.

« Pour les cinémas populaires, l'augmentation de 0 fr. 05 et de 0 fr. 15 frappant les places tout à fait bon marché écartera beaucoup de clients.

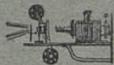
« Tels sont les dires des directeurs de nos cinémas, et en fermant ils n'ont pas entendu se mettre en révolte contre la loi, ni indiquer par là qu'ils entendent se soustraire à payer leur quote-part des charges écrasantes auxquelles nous sommes obligés de faire face, encore demandent-ils à réfléchir et à voir jusqu'où ira le sacrifice qu'on leur demande.

« Il ne faut pas oublier, en effet, qu'en dehors du droit des pauvres qui leur est imposé, ils-avaient accepté un versement bénévole aux Croix-Rouges, versement qui paraît bien compromis avec les nouvelles taxes. En attendant, ils font des propositions au gouvernement.

« Certes, il faut trouver de l'argent et il est naturel qu'on frappe les lieux de plaisir, encore convient-il de ne pas tuer la poule aux œufs d'or, ce serait d'autant plus fâcheux que le produit qu'on attend de la poule est destiné à accroître les ressources trop modestes de notre assistance publique en Tunisie. »

J'ajoute que la *Tunisie Française* est le seul organe qui ait parlé de la crise actuelle; à ce sujet je félicite sincèrement l'éminent directeur Henri Tridon.

André VALENSI.



Chauffage central, vapeur, eau chaude, installations, réparations. Prix sur devis. Travaux à forfait.

P. Duquenois, directeur, 172, avenue Jean-Jaurès, Paris (XIX^e).

TIBER FILM

SUCCÈS

SUCCÈS

LA ROSE
DE
GRENADÉ

Adaptation Cinématographique
du célèbre roman de Jean RAMEAU

Interprétée par

LUCIEN MURATORE

et

LINA CAVALIERI



PATHÉ FRÈRES LOCATION

67, Rue du Faubourg-Saint-Martin, Paris

CIVILISATION

Œuvre francophile de nos amis d'Amérique

La plus grande épopée cinématographique éditée jusqu'à ce jour, film vraiment gigantesque, qui valut à son metteur en scène, le célèbre THOMAS H. INCE, les félicitations personnelles du Président des États-Unis.



Vous aurez un aperçu de la grandeur de ce film lorsque vous saurez qu'il a réellement coûté **Un million de dollars (5.400.000 fr.)**, que la flotte de guerre et l'armée américaines ainsi que 40.000 figurants prêtèrent leur concours.

Ce film prophétique a fait plus pour la cause des Alliés en Amérique et dans le monde neutre que les plus intenses propagandes. Il est si lumineusement présenté, d'un réalisme si impressionnant et si large qu'on ne peut le voir sans frissonner de haine et de dégoût en songeant aux auteurs responsables de tant d'atrocités.

Jamais on n'a montré en France un film dont la mise en scène pût être trouvée digne de celui-ci et de longtemps, sans doute, il ne s'en montrera pas.

C'est une impression d'art et d'humanité que nul n'a le droit de laisser perdre.

Vous cherchez un Programme

**GAI,
FIN,
SPIRITUEL
et surtout bien PARISIEN !**

**Dépêchez-vous de retenir la Revue
que tout le monde se dispute, s'arrache :**

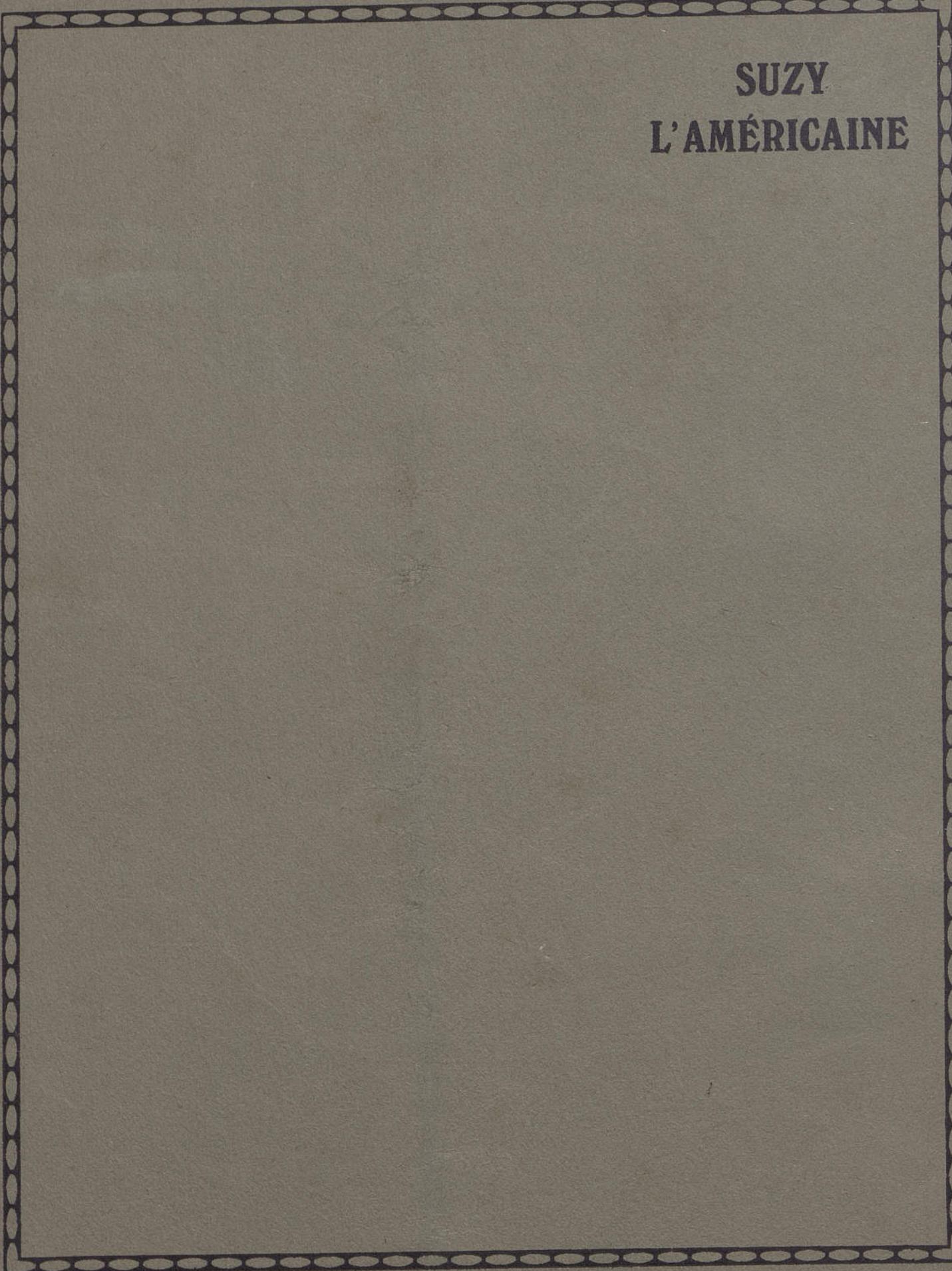
**ILS Y VIENNENT TOUS...
AU CINÉMA**

**LE TRIOMPHAL SUCCÈS
du Théâtre du Nouvel Ambigu**

S'adresser, pour la location, à la

S. A. M. FILMS

10, Rue Saint-Lazare, Paris (Téléphone : Trudaine 53-75)



**SUZY
L'AMÉRICAINNE**